

Production de visuels, un art des sons

Benjamin Plantier en discussion avec Thibault Walter
Imprimerie ECAL. 9 avril 2019. 15h05-15h22.

P : [...] J'utilise le son sur les machines pour connaître... enfin il faut connaître un petit peu les problèmes qui peuvent résulter des sons un peu bizarres à l'intérieur de la machine. Savoir par exemple, au moment où t'es bien au niveau de l'encre. Si t'as assez d'encre, t'as un bruit qui est bien défini. Tu apprends à savoir quand t'as un amas d'encre trop important ou quand il n'y a pas assez d'encre. [...] Tu ne peux pas le voir, il y a des grillages. Il y a des grilles de protections et tout ça. Donc tu mets juste ton oreille contre la machine et tu sais exactement à ce moment-là « tac » « j'ai assez d'encre pour pouvoir travailler ». Après t'as toutes ces marques de sonneries, toutes ces alertes, en fait, qui te permettent de savoir tout d'un coup s'il y a une feuille qui est passée de travers dans la machine. C'est toutes des choses avec des capteurs et tout ça.

W : C'est fait exprès pour t'alerter.

P : Voilà

W : Ça fait partie du langage de la machine, telle qu'elle a été conçue. Et toi tu t'en es développé un autre.

P : Ça c'est un peu tous les imprimeurs qui doivent le savoir, c'est-à-dire qu'il n'y a pas écrit dans le bouquin d'instructions genre : « mettez l'oreille contre la machine pour savoir ». Mais y a plein de petites choses comme ça, ouais. Tu sais que quand tu as trop de pression sur certains cylindres, la pression qui est due à d'autres rouleaux, au moment où ils viennent en pression, ça fait un bruit bien spécial. Si ce bruit n'existe pas ou qu'il y a un autre son qui arrive, ça veut dire qu'il y a un problème avec les cylindres en question. Ces choses, en fait, font partie de l'expérience aussi.

W : Aucun manuel ne te dira ça ?

P : Non, Non : « Ah là ce son n'est pas habituel ». Tu t'arrêtes. Tu regardes et effectivement t'as neuf chances sur dix qu'il y ait un problème ouais.

W : Quand tu sors d'ici ? De cet endroit quand même assez bruyant...

P : C'est bruyant ouais.

W : Est-ce qu'au bout d'un moment tu t'y acclimates ?

P : Ah moi je...pfff.

W : C'est plus un problème ou, en fait, c'est un problème qui dans le temps devient toujours pire pour toi en termes de fatigue. Ou, en fait, le corps s'habitue ?

P : Alors olfactivement en fait, les gens, la première chose qu'ils disent : « Ça sent fort ici ».

W : D'abord les remarques olfactives quand ils entrent ?

P : Et ensuite, alors quand y a cette machine-là qui tourne, celle-là la CTP et le massicot, ça fait pas mal. Alors bon c'est des décibels, je ne sais pas on doit être à 80, 85 et pis 88 peut-être avec le massicot. Avec les trois qui tournent en même temps. Mais effectivement Guillaume quand il travaillait avec moi, lui à la fin de la journée il me disait : « Ça me prend... ». Mais moi, ça fait vingt ans, vingt-cinq ans, je ne sens plus. Je peux faire marcher la machine toute la journée je m'en fous complètement. Par contre,

W : Ah tu ne l'entends plus ?

P : Ah ouais, je ne l'entends plus du tout.

W : Ah ouais.

P : Par contre quand ça s'arrête, quand j'arrête la machine, quand j'arrête le massicot, quand j'arrête, là j'ai un petit « fiouuuu ». Je m'arrête aussi un peu. Ça fait un peu partie du rythme du travail. Ça c'est intéressant, c'est vrai que dès fois je me notifie à moi-même souvent, c'est un peu ce truc de début, quand tu arrives le matin tu tournes, t'as le compresseur qui se met en route : « ok t'es dans le boulot ».

W : C'est presque ce son-là qui .. « tjjj »...pas besoin de café.

P : Ouais. Je pense que dans l'administration ou dans les bureaux, c'est un peu le premier coup de téléphone qui va faire « Oup c'est parti ». De toute façon c'est clair qu'on est complètement pris par les sons, c'est sûr.

W : C'est eux qui te prennent ?

P : Bien sûr, c'est eux qui prennent le relais. Tu arrives dans un aéroport c'est la même chose.

W : T'es sous l'influence

P : Oui complètement. La musique violente, tout cela, c'est lié. Immédiatement. Je ne connais pas beaucoup de monde qui écoute du Rammstein et qui dit : « Ah ça me fait du bien, je me sens bien, je vais m'prendre un petit thé et faire du yoga ». Je ne crois pas. C'est un peu parce que tu as besoin d'une énergie de quelque chose, c'est la même chose ici. La musique, les sons, ça fait partie intégrante de mon humeur, vraiment. C'est-à-dire, suivant ce que j'écoute le matin, ça peut influencer complètement, mais je pense que tout le monde est un peu comme ça. Si tu croises quelqu'un, tu t'engueules avec quelqu'un le matin, c'est bon, c'est pour toute la journée. Mais c'est plus le son que l'importance de ce qu'il va dire. C'est plus cette montée dans les aigüs, dans la façon d'être et de se comporter. Le son qui émet en fait de la part d'une personne peut évidemment influencer ta façon d'être dans ta journée. Tu vois ?

W : oui.

P : Je sais aussi que d'habiter en ville et vivre dans... même si je ne fais pas attention à tous ces bruits, je sais que, subconsciemment, dès que je sors d'ici, je sors de Lausanne, c'est fini.

W : Quand tu sors d'ici, tu vis dans un univers où n'y a rien ?

P : T'entends que les oiseaux. Rien. Et tu peux mettre le son que t'as envie, aussi fort que tu veux, si t'as envie d'écouter hyper fort un truc de yoga, une musique calme mais hyper forte tu fais comme t'as envie, c'est open complet. Donc en fait, ça c'est la liberté du son à la maison et je pense que ce n'est pas pour rien. C'est un gros problème pour moi d'être en ville. J'arrivais, j'ouvrais les portes, je claquais les portes, tous ces trucs...

W : Tu ne peux pas mettre fort...

P : Ouais ce n'est pas moi qui décide des sons qui m'entourent.

W : Donc en fait chez toi, tu as la maîtrise de si tu veux mettre fort ou pas, les sons ne te dominent pas, ne déterminent pas ton humeur. Tandis que quand tu arrives ici, c'est eux qui te déterminent.

P : Voilà.

W : Voir les rencontres [de personnes]

P : voilà. Pis c'te liberté que tu as à la maison, elle est hyper importante mais je pense que pour quelqu'un qui est imprimeur qui se lève le matin, il a, en plus là y a qu'une machine mais t'en as 5 alignées pis t'as l'autre qui emmerdé toute la journée « tut tut tut » problème « tut tut tut » problème. Pis t'as tous les problèmes, t'as tes camarades, toi ça imprimes nickel, mais t'as les autres, mais un bruit de dingue parce que ça gueule, les mecs qui pèsent sur les boutons, y a des alertes partout et tout ça et toi

tu vis ça toute la journée, si toi t'as encore des problèmes sur ta machine, tu sors et t'arrives, les bouchons, tu rentres chez toi, 'fin ça gueule, ça klaxonne et tout ça, tu rentres chez toi et t'habites dans un immeuble où faut pas faire de bruit, mais y a quand même du bordel le soir à 8h00, c'est claire, c'est sûr que ça va droit au *burn out*. C'est sûr. Et moi je pense que la grande chance que j'ai, c'est ça c'est de pouvoir...alors après bien sûr je vis complètement à l'écart de tout. Il faut pouvoir le vivre, il y a des gens qui ne supportent pas. Ils aiment bien le bruit tout le temps, c'est une autre philosophie, mais je pense que pour mon être à moi de diriger un petit peu que ça soit des sons ou tout le reste aussi, olfactivement, physiquement...

W : Ça peut être les rencontres, les personnes, tu ne risques plus de voir les mêmes têtes ou autres...

P : Exactement tout ça est lié, mais je pense que les sons, y a une grosse partie de nos besoins qui sont dirigés à un moment donné par...ce ne sont pas nos besoins, c'est plutôt les sons qui dirigent et qui nous amènent là où on doit aller. Mais après c'est parce que c'est industriel. Le mec il est bucheron, il va avoir sa tronçonneuse toute la journée. Et pourtant quand il éteint sa tronçonneuse, ça doit être exactement la même chose. T'entends plus rien. T'as la forêt. Pis t'es là « pchhhh ». Moi j'ai des potes qui sont bucherons, c'est déjà physique, mais entre midi et une heure, ils prennent trois minutes pour manger. Tout le reste ils dorment, parce qu'ils ont tout éteint, y a plus un bruit. Ils le disent hein. Puis tu t'enfonces, t'es là, t'es posé dans les feuilles mortes et la terre, et pis tu t'endors.

W : Ouais mais c'est nécessaire, ça fait presque partie du job.

P : Ouais.

W : Si tu ne trouves pas cet équilibre...

P : Exactement

W : T'arrives plus à continuer.

P : Et la forêt, elle est là pour tout donner. Ouais tout est essentiel.

W : C'est un cycle, après tu peux faire des conneries, voire des erreurs graves si tu ne prends pas ce temps-là.

P : Complètement, mais c'est aussi le lieu qui fait que, tu vois nous...

W : Ouais ça ne te viendrait pas à l'idée de...

P : Ouais je ne peux pas me poser là par terre.

W : Surtout que la machine continue souvent quand tu lances un travail.

P : Exactement et même si tu t'arrêtes, c'est compliqué t'as toute cette ambiance. Si tu éteins celle-là t'as celle-là, si t'éteins celle-là t'as le massicot et après t'as les clients qui rentrent. C'est difficile. C'est pour ça que moi souvent j'entre coupe à midi. Je me casse. Soit je vais faire du sport, soit quand je vais à la cafète c'est plus dur.

W : C'est dense de multiples signaux.

P : Pis souvent en plus t'as tout ce qui est regard et tout cela ou genre « Ah je t'ai vu », « Tiens faut qu'on se voit machin », c'est des espèces de couche de stress comme ça qui montent et pis c'est pas très bon.

[interruption d'un collègue].

W : L'art visuel est souvent présenté comme un « art du silence », as-tu un point de vue là-dessus ?

P : Ah bein pas du tout, en tout cas, ce n'est pas ce qu'on fait ici.

W : Dans le processus pour produire de l'art visuel, y a tout ça derrière [en montrant l'imprimerie].

P : Le problème en fait, c'est peut-être un problème juste du mot même « visuel ». Il faudrait peut-être même l'enlever et juste dire que c'est de l'art.